

riez, monsieur, comme cette infortunée Clémentine dont on nous a conté les malheurs !

—Morbleu ! la tante, je vous conseille de la plaindre ! Trois mois après Leipzig, elle épousait un nommé Langevin, à Nancy.

—Vous dites ?

—Je dis qu'elle épousait un intendant militaire appelé Langevin.

—A Nancy ?

—A Nancy même.

—C'est bizarre !

—C'est indigne !

—Mais cette femme... cette jeune fille... son nom !

—Je vous l'ai dit cent fois : Clémentine !

—Clémentine qui ?

—Clémentine Pichon.

—Ah ! mon Dieu ! mes clefs ! où sont mes clefs. J'étais bien sûre de les avoir mises dans ma poche ! Clémentine Pichon ! M. Langevin ! C'est impossible ! Ma raison s'égaré ! Eh ! mon enfant, remue-toi donc ! Il s'agit du bonheur de toute ta vie ! Où as-tu fourré mes clefs ? Ah ! les voici !

Fougas se pencha à l'oreille de Clémentine et lui dit :

—Est-elle sujette à ces accidents-là ? On dirait que la pauvre demoiselle a perdu la tête !

Mais Virginie Sambucco avait déjà ouvert un petit secrétaire en bois de rose. D'un regard infailible, elle découvrit dans une liasse de papiers une feuille jaunie par le temps.

—C'est bien cela ! dit-elle avec un cri de joie. Marie-Clémentine Pichon, fille légitime d'Auguste Pichon, hôtelier, rue des Merlettes, en cette ville de Nancy ; mariée le 10 juin 1814 à Joseph Langevin, sous-intendant militaire. Est-ce bien elle, monsieur ? Osez dire que ce n'est pas elle !

—Ah ! ça mais, par quel hasard avez-vous mes papiers de famille ?

—Pauvre Clémentine ! Et vous l'accusez de trahison ! Vous ne comprenez donc pas que vous aviez été porté pour mort ! qu'elle se croyait veuve sans avoir été mariée ; que...

—C'est bon ! c'est bon ! Je lui pardonne. Où est-elle ? Je veux la voir, l'embrasser, lui dire...

—Elle est morte, monsieur ! morte après trois mois de mariage.

—Ah ! diable !

—En donnant le jour à une fille...

—Qui est ma fille ! J'aurais mieux aimé un garçon, mais n'importe ! Où est-elle ? Je veux la voir, l'embrasser, lui dire...

—Elle n'est plus, hélas ! Mais je vous conduirai sur sa tombe.

—Mais comment diable la connaissiez-vous ?

—Parce qu'elle avait épousé mon frère !

—Sans mon consentement ? N'importe ! A-t-elle au moins laissé des enfants ?

—Un seul.

—Un fils ! Il est mon petit-fils !

—Une fille.

—N'importe ! Elle est ma petite-fille ? J'aurais mieux aimé un garçon, mais où est-elle ? Je veux la voir, l'embrasser, lui dire...

—Embrassez-la, monsieur. Elle s'appelle Clémentine comme sa grand-mère, et la voici !

—Elle ! Voilà donc le secret de cette ressemblance ! Mais alors je ne peux pas l'épouser ! N'importe ! Clémentine ! dans mes bras ! Embrasse ton grand-père !

La pauvre enfant n'avait rien pu comprendre à cette rapide conversation où les événements tombaient comme des tuiles sur la tête du colonel. On lui avait toujours parlé de M. Langevin comme de son grand-père maternel, et maintenant on semblait dire que sa mère était la fille de Fougas. Mais elle sentit aux premiers mots qu'elle ne pouvait plus épouser le colonel et qu'elle serait bientôt mariée à Léon Renault. Ce fut donc par un mouvement de joie et de reconnaissance qu'elle se précipita dans les bras du jeune vieillard.

—Ah ! monsieur, lui dit-elle, je vous ai toujours aimé et respecté comme un aïeul !

—Et moi, ma pauvre enfant, je me suis toujours conduit comme une vieille bête ! Tous les hommes sont des brutes et toutes les femmes sont des anges. Tu as deviné, avec l'instinct délicat de ton sexe, que tu me devais le respect, et moi, sot que je suis ! je n'ai rien deviné du tout ! Sacrebleu ! sans la vénérable tante que voilà, j'aurais fait de belle besogne !

—Non, dit la tante. Vous auriez découvert la vérité en parcourant nos papiers de famille.

—Est-ce que je les aurais seulement regardés ? Dire que je cherchais mes héritiers dans le département de la Meurthe quand j'avais laissé ma famille à Fontainebleau ! Imbécile, va ! Mais n'importe, Clémentine ! Tu seras riche, tu épouseras celui que tu aimes ! Où est-il, ce brave garçon ? Je veux le voir, l'embrasser, lui dire...

—Hélas ! monsieur ; vous l'avez jeté par la fenêtre.

—Moi ?... Tiens ! c'est vrai. Je ne m'en souvenais plus. Heureusement il ne s'est pas fait de mal et je cours de ce pas réparer ma sottise. Vous vous marierez quand vous voudrez ; les deux noces se feront ensemble... Mais au fait, non ! Qu'est-ce que je dis ? Je ne me marie plus ! A bientôt, mon enfant, ma chère petite-fille. Mademoiselle Sambucco, vous êtes une brave tante ; embrassez-moi !

Il courut à la maison de M. Renault, et Gothou qui le voyait venir descendit pour lui barrer le passage.

—N'êtes-vous pas honteux, lui dit-elle, de vous comporter ainsi avec ceux qui vous ont rendu la vie ? Ah ! si c'était à refaire ! en ne mettrait plus la maison sens dessus dessous pour vos beaux yeux ! Madame pleure, monsieur s'arrache les cheveux, M. Léon vient d'envoyer deux officiers à votre recherche. Qu'est-ce que vous avez encore fait depuis ce matin ?

Fougas la fit pirouetter sur elle-même et se trouva face à face avec l'ingénieur. Léon avait entendu le bruit d'une querelle ; en voyant le colonel animé, l'œil en feu, il prévint quelque brutale agression et n'attendit pas le premier coup. Une lutte corps à corps s'engagea dans l'allée, au milieu des cris de Gothou, de M. Renault et de la pauvre dame, qui criait à l'assassin ! Léon se débattait, frappait, et lançait de temps à autre un vigoureux coup de poing dans le torse de son ennemi. Il succomba pourtant ; le colonel finit par le renverser sur le sol et le tomber parfaitement, comme on dit à Toulouse. Alors il l'embrassa sur les deux joues et lui dit :

—Ah ! scélérat d'enfant ! je te forcerai bien de m'écouter ! Je suis le grand-père de Clémentine, et je te la donne en mariage, et tu l'épouseras demain si tu veux ! Entends-tu ? Re-lève-toi maintenant, et ne me donne plus de coups de poing dans l'estomac. Ce serait presque un parricide !

Mademoiselle Sambucco et Clémentine arrivèrent au milieu de la stupéfaction générale. Elles complétèrent le récit de Fougas, qui s'embronillait dans la généalogie. Les témoins de Léon parurent à leur tour. Ils n'avaient pas trouvé l'ennemi à l'hôtel où il était descendu, et s'apprétaient à rendre compte de leur ambassade. On leur fit voir un tableau de bonheur parfait et Léon les pria d'assister à la noce.

—Amis, leur dit Fougas, vous verrez la nature désabusée bénir les charmes de l'amour.

## VII

### UN COUP DE Foudre DANS UN CIEL PUR.

—Mlle Virginie Sambucco a l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle Clémentine Sambucco, sa nièce, avec M. Léon Renault, ingénieur civil.

—M. et Mme Renault ont l'honneur de vous faire part du mariage de M. Léon Renault, leur fils, avec Mlle Clémentine Sambucco ;

—Et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le 16 septembre 1859, en l'église de Saint-Maxence, leur paroisse, à onze heures précises.